

Bruno Grégoire

Femina et umbra

(I-IX)

à Bénédicte
et aux Belles Disparues

NÉE DE NUIT, l'étrangeté humaine reste
pendue à ta face comme un vampire endormi,
flamme anxieuse d'où tu m'appelles sans te montrer
quand ta mémoire tire à elle ses racines les moins sûres, tes mains
les deux ailes d'un oiseau en chute libre,
le cours renversé de quelle promesse ?

Née de nuit, d'une langue perdue,
liane à elle-même –

ÊTRE LÀ comme s'il y avait toujours eu un rivage pauvre,
les chiens soulevant la poussière, et des hommes
qui demandent pardon ou regardent la mer sans comprendre ;

une chambre de passage, une fenêtre,
la même lumière sur tes seins tendus,
sur la vieillesse des murs.

Douce terreur au ventre, lovée :
plus loin tes yeux portent, plus la nuit
ouvre les siens dans ton dos,
dans le miroir que tu as traversé en silence
pour être là –

FEMME ET L'AILE secrètement vraie
qui assiège tes yeux, ton enfance, ta respiration,
sirène incrédule, figée à deux brasses de la rive,
tignasse d'encre affolée, fracture
à même le temps qui nous sépare,

la mer tellement seule en toi
ruine et innocente le rôdeur du poème, l'évadé
de ta manière noire –

OISIVE sous le poids du monde,
chassée en vain jusque dans l'origine, dans sa paroi rocheuse,
ralliée aux oiseaux qui la traversent,
au langage qui la troue, vivante
agenouillée dans la fraîcheur et l'éloignement des dieux ;

sous le poids du monde comme
eau en cascade quand elle fait de ta chevelure
une algue pensive, ou oriente
vers ton profond visage une conscience de serpents,
l'humaine prémonition –

GRIFFES redécouvrant l'amour de tes cheveux,
fouillant cette vie à en confondre dans ta bouche l'errance, la terre bafouée,
l'incendie de toutes choses,

et alors lécher la plaie,
endormir encore ce qui dort en nous
sans seulement savoir ou ignorer
que nos veines continuent dans la vase du ciel,
dans la clarté du fleuve où jamais rien
ne fut prononcé –

TOUT ENTIÈRE dans l'instant où se révolte
le simple parfum, où les fleurs se sont tues
entre les dents de leurs fantômes, claquées

maintenant qu'une robe appartient aux pierres
et la pierre à l'oubli de tes robes comme il bouge,
comme respire au bord du désert lentement l'âge d'une église blanche,
Dieu la brume sèche, les liens la dentelle
dont la mort endimanche tes bras,
les cierges qui ne brûlent plus –

SACHANT LA NEIGE LA LÈPRE, le buisson en feu,
l'essaim de chaque mot et les grillons, leur brusque silence,
toi et moi
herbe couchée de plein fouet entre les tombes,
nous nous sommes parlé aussi pour mieux nous quitter,
ne plus nous quitter,

sachant que rien n'aurait eu lieu, passé l'amertume,
sans corrompre la matière des nuages,
sans ce coup de vent improbable
comme la nuit la trace que les animaux laissent
dans peu de clarté –

ACCOURUE ENFIN bras ouverts
comme si un vent venu de la mer s'engouffrait dans les forêts,
dévoilant le regard des fossiles, délivrant
toutes les vies qu'on abandonne à la terre et aux pierres,
affolant encore l'enfance, la part rêvée ;

lancée où ta joie s'épouvante elle-même,
où le chasseur n'a plus de visage mais la fragilité
du hasard si près de nous unir, et d'unir notre aveuglement
à la nuit antérieure, ses chevaux –

ALLÉE IGNORANTE avec les chiens,
et rien de son corps n'a oublié le pardon ni l'injure,
rien d'elle ne veut plus parler sans se taire,

nombre lumineux parmi les ombres,
mère qui garde humides les murs anciens,
qui écarte les mâchoires de mes mots
dans l'absence voulue :

je ne pleure pas je me penche
sur son poing fermé comme un os,
et l'espace qu'ainsi elle a ouvert, le monstre
inachevé sauf en sa douleur –

(Ces poèmes ont été écrits à travers *Les Belles Disparues*
et autres portraits du photographe Xavier Zimbaro.)
Été 1997